ÉLOGE

DE

Mr. ALB. HALLER,

LÛ,

dans une assemblée publique de la Société Économique de Berne, le 25 Mars 1778.

PAR

Mr. V. B. TSCHARNER,

du Conseil Souverain & ancien Baillif d'Aubonne.

Traduit de l'allemand.



BERNE,

CHEZ LA SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE.

M. DCC. LXXVIII.

ÉLOGE

DE

Mr. ALB. HALLER,

DE SON VIVANT

Seigneur de Goumoëns le Jux & Eclagnens,
du Conseil Souverain de la Ville & République
de Berne, &c.
Président de la Société R. des sciences de Göttingue,
& de la Société Économique de Berne;
Membre de l'Acad. R. des sciences de Paris,
& d'un grand nombre d'autres Académies & Sociétés
savantes, &c.
Médecin de S. M. Britannique,
Conseiller aulique de l'Electorat d'Hanovre, &c.
Chevalier de l'ordre de l'Etoile polaire, &c.



IL eſt bien flatteur, Meſſieurs, pour un homme pénétré, comme je le ſuis, du mérite diſtingué & des rares talens de feu Mr. HALLER, notre reſpectable Préſident, d'être appellé par Vous, à témoigner publiquement ces ſentimens confirmés par vos ſuffrages, & d'avoir été jugé digne, de dépoſer ſur ſa tombe le gage du reſpect, dont nous ſommes tous également pénétrés pour ſa mémoire.

Ces témoignages publics d'un ſouvenir affectueux & reconnaiſſant rendûs à une perſonne qui nous fût chère, deviennent un moien de conſolation d'autant plus doux, que la raiſon l'avoue & qu'il porte même le caractère du devoir, quand celui dont on pleure la perte, a bien mérité de ſa patrie & de l'humanité. Abandonner alors le ſoin de ſon éloge à des étrangers ou à la poſtérité, ce ſerait

s'expoſer à de juſtes reproches d'ingratitude & de négligence. C'eſt à nous, Meſſieurs, à nous en particulier, à déplorer la perte d'un protecteur actif, d'un guide ſage, d'un collaborateur aſſidû. Nous venons de perdre un citoïen vertueux qui préféra toujours hautement à tous les honneurs étrangers, la gloire de ſervir ſa patrie, & qui lui donna un nouveau luſtre par la célébrité de ſon nom.

Voilà, Meſſieurs, les objets des juſtes regrets de tous; mais combien d'entre nous ont encore à pleurer la perte d'un ami précieux dont la ſociété était également ſûre, agréable, inſtructive? Le monde perd, dans la perſonne de Mr. H. un ſavant, diſtingué par ſes vaſtes connaiſſances & par ſes vues profondes, qu'il dirigea toujours vers les objets les plus intéreſſans & vers les ſciences les plus utiles; un homme, tel que les ſiecles en produiſent rarement.

Les ſuffrages des Académies les plus illuſtres de l'Europe, lui ont déjà aſſuré cette

gloire si peu commune, & l'emploi de sa vie en fournit une preuve continuée.

Je ne puis Vous promettre, Messieurs, qu'une esquisse bien faible de cette vie toute consacrée à la vérité. Vie riche de tous les fruits que peuvent produire les forces vigoureusement tendues d'une ame puissante & exercée, soutenues d'un travail infatiguable & secondées par la grandeur & les ressources d'un beau génie.



ALBERT HALLER nâquit dans cette capitale le 16 Octobre 1708. Le nom de famille de sa mère était ENGUEL. Il descendait ainsi de deux familles patriciennes, qui toutes deux ont fourni des membres au grand Conseil & au Sénat de la République.

Son père, EMANUEL HALLER, s'était voué au barreau; il obtint la charge de Chancellier du baillage de Baden, & c'est dans ce poste

qu'il fit donner, par un informateur domeſtique, les premiers principes d'éducation à ſon fils Albert, le plus jeune de quatre freres.

On peut s'attendre d'un homme, qui a fourni une carrière auſſi brillante que celle de Mr. Haller, que ſes premiers pas ont été rapides.

Dès qu'il ſût lire & écrire, ces deux moïens d'inſtruction devinrent ſes paſſe-tems favoris. Il liſait tous les livres qui lui tombaient ſous la main, même Bayle & Moreri, dans un âge, où la curioſité naiſſante ne ſe repaît ordinairement que de fables. Il s'exerçait dès-lors à imiter ces modèles, en raſſemblant avec une grande application, tout ce qui avait rapport à l'hiſtoire littéraire.

Son informateur, homme ſingulier, n'était ſavant que dans les langues. Sa méthode était ſéche & même dans ce tems-là, il pouvait paſſer pour trop ſévère. Cette circonſtance ne ſervit qu'à redoubler l'application du

jeune HALLER. Il s'occupait par goût & par choix, à rassembler des mots, des définitions & des faits, & les confiait à sa mémoire. Il combinait de lui-même les regles de la grammaire, de l'arithmétique & des autres sciences, pour faciliter les progrès qu'il s'impatientait de faire. A l'âge de neuf ans, il traduisait le grec & savait déja les premiers principes de l'hébreu.

Son père craignait que cette avidité de tout apprendre, ne produisit que des connaissances superficielles, & certainement ces craintes auraient été fondées, si son fils n'avait été qu'un sujet ordinaire.

Le jeune HALLER avait treize ans, lorsque la mort de ce père chéri, le ramena dans le lieu de sa naissance. On le mit dans les écoles publiques, où il donna plusieurs preuves d'un génie précoce & de talens peu communs. Il mérita de subir ses examens classiques avant l'âge prescrit, & il traduisit en grec le thême qu'on ne lui demandait qu'en latin. Il obtint,

après dix-huit mois de cette inſtruction lente & contrainte, la permiſſion d'accompagner à Bienne un de ſes jeunes amis, animé comme lui du deſir de s'inſtruire. Le père de cet ami, ſavant médecin, lui enſeigna les premiers élémens de la philoſophie. Le nouveau maître pouſſait ſa vénération pour Deſcartes juſqu'à l'enthouſiaſme le plus exagéré, & notre jeune HALLER, dont l'eſprit cherchoit la conviction, ne retira pas de ſes leçons le fruit qu'il en eſpérait. Mais il était déja en état de s'éclairer lui-même, par la lecture des bons livres, ce dépôt commun & général des connaiſſances humaines. Il ſe trouvait alors dans cette époque de la vie, où tous nos penchans portent l'empreinte des paſſions. La tournure de ſon eſprit & ſon heureux naturel lui firent trouver tant de charmes dans un genre de vie appliqué & retiré, que ſes indiſpoſitions fréquentes, ſuites d'une trop forte application, ne firent que l'attacher plus fortement au goût pour la retraite & à l'étude.

Notre jeune ſavant fut principalement dé-

terminé à se vouer à la médecine, par les encouragemens que lui donna son nouvel hôte de Bienne.

Vers la fin de 1723, & par conséquent dans sa seizième année, il se rendit à Tubingue. Il y continua ses études avec une ardeur non interrompue sous la direction de Camerarius & de Duvernoi, & y donna des preuves publiques de ses progrès. La grande réputation de Boerhaave fit naître chez le jeune HALLER l'envie de se rendre à Leyde, où il arriva au mois de May 1725. C'est ici qu'il trouva tout ce qui pouvait flatter un esprit avide de connaissances.

Boerhaave, qui partageait tout son tems entre les instructions qu'il donnait à ses disciples & les consultes qu'il faisait pour ses malades, jouïssait de toute la considération dûe à des talens rares & à un mérite éminent. On trouvait à Leyde un jardin botanique bien entretenu, un théatre anatomique bien servi, des riches cabinets d'histoire naturelle, une

bibliothèque immenſe, enfin tout ce qui peut inviter & encourager à l'étude. Le jeune ALBINUS donnait déja des preuves de ſes talens pour l'anatomie. Le fameux Ruyſch, l'inventeur des injections anatomiques, vivait encore à Amſterdam, & y travaillait dans la quatre-vingt-dixième année de ſon âge. Mr. HALLER mettait à profit tous ces ſecours; cependant ſa ſanté s'affaibliſſait, pour la rétablir il ſaiſit l'occaſion de faire un voïage dans les provinces de la baſſe Allemagne, avec deux de ſes amis de Berne. Il fit des obſervations utiles dans ce voïage, & fut préſenté à pluſieurs cours, dont les circonſtances le rapprochèrent dans la ſuite. A ſon retour à Leyde, il fut reçû Docteur. Le Traité qu'il compoſa à cette occaſion, mit au jour les connaiſſances qu'il avait acquiſes dans l'anatomie, & annonça un obſervateur capable d'enrichir cette ſcience de beaucoup de découvertes importantes.

L'année ſuivante 1727, il paſſa en Angleterre, & ſe lia particulièrement avec le Cheva-

lier Sloane, qui avoit déja alors formé une collection très-confidérable de curiofités naturelles. Il fit connaiffance avec Mrs. Plumtrée & Chefelden, directeurs du grand hôpital de St. Thomas, & avec Mr. Duglafs, qui faifait des démonftrations d'anatomie à Londres avec le plus grand fuccès.

Après avoir vû l'univerfité d'Oxford, Mr. HALLER paffa en France. Pendant fix mois il fuivit à Paris, avec affiduité, les leçons d'anatomie du fameux Winslow, & il affifta fréquemment aux opérations que le célébre chirurgien Le Dran faifait à l'hôpital de la Charité. Le génie exercé de Mr. HALLER fût mettre à profit un tems fi court, pour raffembler un tréfor d'obfervations importantes & utiles. Il défirait de voir l'Italie. Ce païs offrait une perfpective flatteufe à fon génie poëtique & à fa paffion pour les fciences. Mais de nouvelles indifpofitions aïant affoibli fa fanté, fes amis le déterminèrent à retourner en Suiffe, pour refpirer l'air natal.

Il fe rendit à Basle au mois de Février 1728;

dans le deſſein d'eſſayer les forces de ſon eſprit dans la géométrie & dans l'algèbre, ſous la direction de Jean Bernoulli, qui paſſait pour le plus grand mathématicien de ſon tems. On trouve dans les manuſcrits, qu'a laiſſés Mr. H. les preuves des progrès qu'il fit alors dans ces ſciences.

C'eſt ici qu'il ſe lia d'amitié avec deux de ſes compatriotes, Mr. Stahelin, qui fut depuis profeſſeur à Basle, & Mr. Geſner, profeſſeur & chanoine à Zuric, encore vivant, auſſi aimable par ſon caractère que profond dans ſes connaiſſances de la phyſique. Les poéſies de Mr. HALLER feront paſſer à la poſtérité le ſouvenir de leur amitié. C'eſt avec Mr. Geſner qu'il fit ſon premier voïage aux Alpes, & qu'il poſa les premiers fondemens de ſon grand ouvrage botanique, qui ne parût que pluſieurs années après cette époque.

Nous devons encore aux encouragemens de ces deux amis, les premiers fruits parfaits du génie poëtique de Mr. HALLER. Les im-

preſſions vives & profondes que fit ſur ſon imagination grande & poëtique, la vûe de ces vaſtes montagnes & des ſcènes étonnantes & variées qu'y préſente la nature, firent éclore ſon poëme des Alpes. Ces mèmes impreſſions rendues avec des traits vigoureux, ces tableaux deſſinés d'une main ferme & ſûre, & coloriés par le génie, rendent ſon ouvrage un des morceaux les plus diſtingués de poëſie allemande.

Les deux épitres philoſophiques adreſſées à Mr. Stähelin, pleines d'idées qui ſe preſſent, pleines d'énergie, furent un phénomène nouveau pour l'Allemagne, & placent notre HALLER à côté des poëtes philoſophes de l'Angleterre. C'eſt ainſi que déjà dans ſa vingtième année les forces de ſon beau génie ſe développèrent, & qu'il cueillit les prémières fleurs de la couronne immortelle qui devait parer ſon front. Jamais cependant les charmes de la poëſie ne lui firent perdre de vûe des études plus utiles & plus ſérieuſes. C'étoit dans les loiſirs de ſes promenades ſolitaires, dans ſes inſomnies, dans le repos forcé des convaleſcences;

que l'activité de fon efprit s'exerçait à affujettir des penfées grandes, agréables ou touchantes, aux loix du mètre & à la gêne de la rime.

Après une abfence d'un peu plus de cinq années, Mr. HALLER, âgé de vingt-un ans, déjà favant diftingué, revint à Berne, dans fa patrie, qu'il avait quittée comme écolier & à peine adolefcent.

A ce fentiment fi doux & fi jufte, que nous procure la conviction intérieure de nos connaiffances & de nos talens, il efpérait d'ajouter cette fatisfaction, plus douce encore, de rendre fes talens utiles à la fociété. Dans ce bût il fe voua à la pratique de la médecine, à laquelle il s'était préparé avec tant de foins.

L'obfervation attentive qu'exigent les différentes maladies, les méditations qui doivent la fuivre, les confultes fur des cas infiniment variés, confument néceffairement un tems confidérable. Mais Mr. HALLER ne reftait point oifif dans les heures qui n'étaient pas don-

nées à ces devoirs essentiels. Eloigné de ses maîtres, de ses amis, de ses émules, privé des secours & des encouragemens auxquels il étoit accoutumé, son cabinet solitaire & une bibliothèque choisie, lui tinrent lieu de tous les secours académiques.

C'est ici qu'il posa les fondemens de ces vastes connaissances, qui embrassaient tous les genres de littérature, les lumières de tous les siècles éclairés & de toutes les nations. Il les puisa dans des lectures, continuées sans relâche pendant tout le cours de sa vie, sans que ni les vicissitudes de la fortune, ni l'embaras des affaires, l'en aïent jamais pû détourner. Jouïssant de la mémoire la plus heûreuse, il s'étoit accoutumé dès sa jeunesse à y placer toutes les connaissances avec ordre, & à les apprécier avec un goût sévère. La grande utilité qu'il retira de ses lectures & le sage emploi qu'il sut en faire, ont assez justifié cette avidité de s'instruire qu'il fit paraître dans ses prémieres années.

Tant de mérite joint à de si rares talens

lui concilièrent l'eſtime & la conſidération générale. Il ſe fit de bonne heure des protecteurs & des amis dans ſa patrie, dont l'affection influa dans la ſuite utilement ſur ſa fortune. On confia à Mr. HALLER, quoique fort jeune encore, le ſoin de l'Hôpital conjointement avec des médecins plus âgés. Le Gouvernement lui accorda tous les ſecours néceſſaires pour faire des diſſections publiques d'anatomie: car il ſaiſit toujours avec ardeur les occaſions d'exercer ſon génie obſervateur, & de conſulter la nature.

On lui confia la direction de la Bibliothèque publique, & il mit au jour, dans cet emploi, les lumières qu'il avait acquiſes dans l'hiſtoire littéraire, dans l'étude des antiquités & dans la ſcience numiſmatique.

La botanique eut toujours des charmes particuliers pour lui, quoiqu'une vue extrêmement courte lui rendit cette étude très-pénible. Il fit pluſieurs voïages relatifs à cet objet pendant les étés de 1730 à 1736. Il viſita les plus hautes montagnes du Jura & des Alpes,

graviſſant les ſommités eſcarpées, & pouſſant ſes courſes juſques ſur les Glaciers, toujours avec beaucoup de fatigue, ſouvent avec un danger éminent.

Il parcourût encore les marais de la Suiſſe & ces contrées plus tempérées & plus riantes, où nos vignobles étalent leurs richeſſes. Il eut le plaiſir de trouver, réunies dans l'enceinte de ſa patrie, les plantes qui croiſſent ſous le climat glacé de la Norwège, avec celles qui ſemblent propres aux douces régions de l'Italie, & d'en faire une collection complette.

C'eſt à-peu-près dans ce tems que ſous le titre modeſte d'Eſſais d'un Suiſſe, il publia pour la première fois le recueil de ſes poéſies. Elles étendirent encore ſa réputation.

Lorſqu'on trouve dans un poëme des penſées fortes ou touchantes, rendues dans le langage du ſentiment, quand on y rencontre de ces vers heûreux qui ſe placent tout naturellement dans la mémoire du lecteur, on ne peut

mettre en doute le mérite de l'ouvrage, & assurément les poësies de Mr. HALLER sont marquées à ce coin.

Il s'était déjà fait connaître dans la République des Lettres, par des observations d'anatomie & par quelques écrits sur la botanique. L'Académie roïale des sciences d'Upsal l'avait adopté. Les témoignages honorables des maîtres, sous lesquels il avait fait ses études, & l'estime des savans avaient fait connaître son mérite. George II. Roi de la Grande-Bretagne, venait de fonder une université à Göttingue, dans les Etats d'Hanovre. Pour en faire une digne émule des plus illustres universités de l'Europe, il importait de donner une attention scrupuleuse au choix des premiers professeurs. Mr. HALLER reçut au commencement de 1736 cette vocation, qui va nous le montrer sur un théatre digne de ses grands talens.

D'abord les circonstances où il se trouvait, le jettèrent dans l'irrésolution. Il s'étoit uni avec une jeune épouse, dont les qualités personnelles

ſonnelles avaient captivé ſon cœur. Elle était de famille patricienne; elle lui avait donné trois enfans & faiſait le charme de ſa vie, par la douceur avec laquelle elle adoptait ſes goûts & ſa maniere de vivre. Ces liens puiſſans attachaient Mr. HALLER à la patrie. D'un autre côté la pratique de la médecine mettait un obſtacle au penchant qu'il avait pour l'étude & pour la méditation; il était trop ſenſible pour réſiſter aux déſagrémens attachés à la vocation qu'il avait embraſſée. Enfin, après avoir longtems balancé, il accepta la place de profeſſeur en médecine, en anatomie & en botanique, qu'on lui offrait à Göttingue. Le voïage devint pénible par la faibleſſe de ſa ſanté, par l'embaras de tranſporter, dans un païs étranger & lointain, des enfans en bas âge, & fut terminé par la perte, ſi ſenſible à ſon cœur, de ſa chère Marianne, qui mourût des ſuites d'une chûte de la voiture au moment de leur arrivée.

Mr. HALLER commença donc ſa carrière dans une diſpoſition d'eſprit bien triſte & privé

des conſolations que des parens & des amis auraient pû lui donner. Dans la force de la vie l'aplication de l'eſprit à quelqu'objet intéreſſant offre le moïen le plus ſûr d'affaiblir les impreſſions de la douleur de l'ame. Les efforts que fit Mr. HALLER, pour ſe diſtraire par le travail, furent encore favoriſés par des circonſtances bien propres à l'encourager. L'eſtime de ſes collégues croiſſait à meſure que ſes talens & ſes connaiſſances leur furent mieux connus. La Régence d'Hanovre lui donna une preuve ſenſible de ſa bienveillance, en appellant à Göttingue un de ſes amis, le ſavant Mr. Huber de Basle, pour l'aider dans ſes premiers travaux.

Il me ſerait difficile, Meſſieurs, de Vous faire connaître, dans toute leur étendue, les travaux importans de Mr. HALLER, pendant le cours de dix-ſept années qu'il paſſa à Göttingue, & la réputation qu'il acquit dans cette époque, la plus active de ſa vie.

Le ſoin d'enſeigner une ſcience dans toutes ſes parties, à cette foule d'écoliers que raſſem-

ble une université, paraît devoir absorber tout le tems dont l'homme le plus laborieux peut disposer, & dont la société est en droit d'exiger le sacrifice. La médecine a pour objets les biens les plus chers à l'homme, sa santé & sa vie. Dans cette science le doute n'est jamais indifférent, l'erreur toujours dangereuse par ses suites. L'art du médecin se fonde sur la connaissance intime de l'organisation du corps humain, si étonnante dans ses détails, si sagement combinée dans les proportions & dans l'assemblage de ses plus petites parties. Les accidens qui peuvent en déranger l'harmonie sont innombrables, les moïens de la rétablir infiniment multipliés, & le choix dans leur usage aussi délicat qu'important.

L'art de guérir suppose encore une multitude d'autres connaissances, dont chacune en particulier ouvre un vaste champ aux recherches, & qu'un professeur en médecine ne doit pas ignorer. Chaque jour produit des découvertes nouvelles, qu'il doit connaître, vérifier & enseigner. Il est dans l'obligation de

donner, à côté de ſes leçons publiques, des inſtructions particulières à ceux de ſes diſciples qui montrent le plus de talens; il doit les développer, les pouſſer, les encourager. Combien tous ces devoirs n'exigent-ils pas de peines, d'application & de tems?

La Régence d'Hanovre voulut faire uſage de l'habileté & des reſſources du génie de Mr. HALLER, & celui-ci chercha à ſe ſervir de la confiance dont on l'honnorait, pour enrichir l'univerſité de pluſieurs établiſſemens utiles; mais chaque faveur que la Régence lui accordait dans ce genre, ajoûtait de nouveaux ſoins à ſes travaux.

On fonda par ſes conſeils un théatre d'anatomie, que le gouvernement pourvût de tous les ſubſides néceſſaires. On établit un jardin botanique, & on bâtit dans ſon voiſinage une maiſon à Mr. HALLER, pour lui en faciliter la direction. L'univerſité dût à ſon zèle & à ſes ſoins l'établiſſement d'une école, où de jeunes élèves s'exerçaient à faire des deſſeins

anatomiques & botaniques avec la précifion & l'exactitude que ce genre exige, d'un cabinet de préparations anatomiques, d'une fociété de chirurgie, & d'une école pour les fages-femmes.

Ce fut encore à fa follicitation & fous fa direction immédiate, que la Régence fit bâtir une églife réformée à Göttingue, en faveur des profeffeurs & des étudians de cette communion.

Mr. HALLER n'eut pas moins de part à la fondation de l'Académie roïale des fciences, affemblée deftinée uniquement à la recherche des vérités nouvelles & à étendre le champ des connaiffances humaines.

Ces belles inftitutions firent un honneur infini à Mr. HALLER; mais les écrits d'un homme de lettres feront toujours le monument le plus durable de fa gloire, ils fourniffent les preuves les moins équivoques de fes talens, qui deviennent par ce moïen d'une utilité plus générale & plus étendue.

Je pafferai fous filence les petits traités de Mr. HALLER, quelque honneur qu'ils aïent fait à l'auteur, & quelque fruit qu'en aïent retiré fes difciples. Ils ont été inférés dans fes collections anatomiques, botaniques & pathologiques. Ses Commentaires fur les leçons du fameux Boerhaave, rendirent fon nom célébre dans toute l'Europe. Il explique, il étend, il complette la doctrine de ce grand maître. L'autorité d'un tel homme aurait pû faire adopter jufqu'à fes erreurs: Mr. HALLER les relève & les rectifie d'après les réfultats que lui donna la nature plus attentivement fuivie. Enfin cet ouvrage, dont les éditions & les traductions ont été fi multipliées, regardé à jufte titre comme le guide le plus fûr des jeunes médecins, eft devenu un livre claffique.

Mr. HALLER a encore fait des remarques favantes & utiles, fur la méthode d'étudier la médecine & fur les confultes du même Boerhaave.

Dans l'intervalle, qui s'écoula entre la publication de ces deux ouvrages, Mr. HALLER

mit au jour ſa belle collection des plantes de la Suiſſe, qui n'eſt cependant qu'un extrait de ſon herbier, dans lequel il avait raſſemblé en vingt volumes in-folio, un nombre beaucoup plus conſidérable de plantes avec leur deſcription botanique.

Ses Tables anatomiques ſuivirent de près. Il y répand de nouvelles lumières ſur la ſtructure de pluſieurs parties du corps humain; mais il s'attache ſur-tout à expliquer les poſitions & les liaiſons des artères.

Il donna, ſous le titre modeſte d'Eſſai de Phyſiologie, la deſcription de l'organiſation intérieure du corps humain, conſidéré dans l'état où les forces vitales déploïent en lui toute leur énergie. Mr. HALLER a retouché dans la ſuite cet ouvrage, & l'a rendu plus complet & plus prétieux.

Dans la carrière des lettres, plus que dans toute autre, on ne doit ſa réputation qu'à ſoi-même, on ne la partage avec perſonne, & les

diſtinctions accordées à un ſavant, honnorent autant ſon ſiècle, que celui qui en eſt l'objet.

Mr. HALLER avait dans le premier Miniſtre de l'Electorat d'Hanovre, Mr. le B. de Münchhauſen, un ami véritable & un protecteur qui prévenait ſes déſirs. Leur amitié mutuelle était fondée ſur un amour égal des ſciences, & les ſoins qu'ils ſe donnaient l'un & l'autre pour faire fleurir l'univerſité de Göttingue, en étaient une ſuite. Cette protection diſtinguée du Miniſtre valût à Mr. HALLER des graces plus particulières de la part du Roi; ſes penſions furent augmentées à diverſes repriſes; pluſieurs autres faveurs lui rendirent les fonctions de ſon emploi plus agréables. Il fut décoré des titres de Médecin du Roi & de Conſeiller aulique. Lorſque George II. vint à Göttingue en 1748, S. M. daigna l'aſſurer de ſa bienveillance dans les termes les plus flatteurs, & lui fit préſent, l'année ſuivante, de lettres de nobleſſe obtenues pour lui de la cour impériale. Ces diſtinctions, accordées à des ſavans illuſtres, ſont une preuve, que de nos

jours, les souverains jugent le mérite littéraire digne de tous les honneurs, qui se perpétuent sur les descendans.

Mr. HALLER avait fait le projet de l'établissement de l'Académie des sciences, & il en avait minuté les loix. Dès que le Roi les eut approuvées, il lui donna la présidence perpétuelle de ce corps illustre.

Un bel esprit ne doit souvent sa célébrité, qu'au goût dominant de son siècle & de sa nation : la réputation d'un savant est moins précaire, il est jugé par les vrais connaisseurs, par les maîtres de l'art de tous les tems & de tous les lieux. Peu de savans ont reçû de leurs contemporains des témoignages de considération en aussi grand nombre comme Mr. HALLER, & qui puissent être d'un plus grand poids auprès de la postérité.

Il fut appellé à Oxford pour remplacer le fameux Dillenius, qui avait témoigné le souhaiter sur son lit de mort.

Lorſque le jeune ALBINUS fut nommé un des Députés aux Etats-Généraux, on offrit à Mr. HALLER ſa place à Utrecht.

Le Roi de Pruſſe lui fit propoſer de s'établir à Berlin, & lui donna le choix des conditions.

Quoique Mr. HALLER ait refuſé ces diverſes propoſitions, elles prouvent toujours la conſidération générale dont il jouïſſait. Toutes les Académies de l'Europe s'empreſſaient dès-lors à ſe l'aſſocier.

Mais ces diſtinctions accordées à ſes talens littéraires, quelques flatteuſes qu'elles fuſſent, n'égalaient point à ſes yeux l'honneur qu'il reçût dans ſa patrie en 1745, lorſqu'il fut nommé membre du grand Conſeil de la République, par les ſuffrages réunis des électeurs. Il jouïſſait de l'eſtime & de la bienveillance particulière de S. E. M. l'Avoïer ISAAC STEIGUER, qui lui-même, après avoir paſſé par toutes les charges de l'Etat, s'était élevé, par ſon rare mérite, à la première dignité de la République.

Cet événement réveilla dans le cœur de Mr. Haller le désir de passer le reste de sa vie dans sa patrie & d'y jouïr de l'indépendance dans la société de ses premiers amis. L'idée de rendre des services à l'Etat, dont il était l'heûreux Citoïen, le flattait sensiblement, & plusieurs circonstances particulières l'affermirent dans ce dessein.

Trois ans après la mort de sa première épouse, il avait cherché à réparer cette perte, par les douceurs d'une nouvelle union, que la mort avait encore rompue. Göttingue semblait ainsi destinée à servir de tombeau aux campagnes qu'il s'était choisies dans sa patrie. Enfin, il avait associé à son sort une troisième épouse, née en Allemagne. Celle-ci lui a donné une famille nombreuse, & après avoir vécû avec lui dans la plus douce union, elle a pris les soins les plus tendres de ses derniers jours & lui a fermé les yeux. Les avantages qui devaient revenir à ses enfans, d'être élévés dans leur patrie, étaient de pressans motifs qui le déterminèrent à y revenir & à remplir la place qu'on lui avait donnée dans le Gouvernement.

Il avait paſſé dix-ſept années dans un travail preſcrit, aſſujetti à une règle gênante, ſource de dégoûts. Cette expérience fait ordinairement ſentir plus vivement les inconvéniens attachés à un emploi particulier, quoiqu'aucun état de la vie n'en ſoit exempt. Son goût pour les ſciences lui faiſait également ſouhaiter de pouvoir diſpoſer plus librement de l'uſage de ſon tems.

L'état de ſa ſanté le ſollicitait encore de rentrer dans ſa patrie. Sujet aux maladies inflammatoires, l'étude & l'application avaient augmenté cette diſpoſition, & l'humidité des environs de Göttingue lui était nuiſible. La trop forte tenſion de ſes nerfs en augmentait chaque jour la ſenſibilité. Il ſe trouvait preſque privé de l'uſage d'une main. Il craignait lui-même de voir diminuer ſon ardeur pour le travail. Enfin la manière de vivre, particulière aux univerſités, le privait des agrémens de la ſociété & du délaſſement qu'elle procure.

Mr. HALLER obtint au mois de Mars 1753, de la Régence d'Hanovre, l'agrément d'aller

en Suiſſe, où il ſe fixa. Le ſort, qui décide des charges dans notre Etat, lui en donna une, qui aſſurait des avantages à ſes enfans pour leur établiſſement futur.



J'ai mis ſous Vos yeux, Meſſieurs, le tableau abrégé des travaux importans de Mr. HALLER & des circonſtances particulières dans leſquelles il s'eſt trouvé pendant ſon ſéjour à Göttingue. Je dois Vous préſenter encore celui des dernières années de la carrière glorieuſe, qu'a fournie au milieu de nous cet Homme reſpectable. Membre du Conſeil ſouverain de notre République, il a toujours été le promoteur ardent de tout établiſſement utile, & il n'a pas ceſſé de cultiver les lettres avec cette ſupériorité de génie dont la nature l'avait doué.

Le plus haut degré du ſavoir ne ſuppoſe pas néceſſairement les talens qu'exigent le gouvernement d'un Etat & l'exercice des charges publiques : cependant les lumières d'un homme conſommé dans pluſieurs ſciences uti-

les, doivent avoir une influence bien marquée dans les résolutions d'un Sénat républicain, chargé d'entrer dans tous les détails du bien public. L'habitude de réflèchir profondément, de remonter à des principes & de les développer avec clarté, ne peut qu'être essentielle à la vocation d'un Magistrat & répandre beaucoup de jour sur les délibérations.

Mr. HALLER passa d'un premier emploi, à celui de Directeur des salines de Roche, qu'il exerça pendant six années suivant l'usage; à la même époque il fut chargé, pendant deux ans, de présider au gouvernement d'Aigle. Dans l'intervalle entre ces diverses charges & après l'expiration de la dernière, il fut nommé à différentes commissions importantes, & appellé à siéger dans plusieurs tribunaux. Jamais Mr. HALLER n'a refusé ou décliné les occasions de servir utilement l'Etat. Il a toujours été d'une assiduité & d'une application exemplaires, dans les Chambres où il était assesseur; dans le Directoire des sels, dans le Conseil académique, dans le Conseil de santé, & dans tous les dé-

partemens. Souvent il préparait les affaires par un travail particulier & les éclairciſſait par des mémoires fournis dans ce bût.

S'agiſſait-il dans le Conſeil Souverain d'affaires eſſentielles à l'Etat? il ſoutenait ſon ſentiment avec une liberté décente & avec cette éloquence perſuaſive que donnent les lumières de l'eſprit & le ſentiment du cœur.

Je paſſe le détail des ſervices que Mr. HALLER a rendûs à l'Etat, mais je ne puis me diſpenſer de citer un exemple particulier de ſon zèle patriotique.

Nous avions dans notre ville pluſieurs fondations en faveur des orphelins pauvres; mais leur éducation morale était trop négligée. Mr. HALLER travailla, avec la plus grande chaleur, à obtenir l'établiſſement d'une maiſon d'orphelins, en titre, & ſe chargea des premiers arrangemens. Cette inſtitution ſalutaire eſt un monument de ſa tendre ſollicitude pour le bonheur de ſes concitoïens, & de ſon déſir

d'en étendre les effets jusqu'à la postérité. Il n'est que trop ordinaire, que les affaires publiques distraisent entièrement les savans, qui s'y livrent, de la culture des sciences. Mr. HALLER leur consacra toutes les heures, qu'il ne donnait pas aux occupations de devoir.

Il était toujours Président de l'Académie de Göttingue, & il ne négligea jamais, quoiqu'absent, d'en remplir les fonctions avec exactitude. Il enrichissait chaque année les recueils de cette Académie & de beaucoup d'autres de quelques mémoires. Les extraits qu'il a fournis, tant au journal de Göttingue qu'à d'autres journaux, sont prèsqu'innombrables, & toujours accompagnés d'un jugement réflèchi. Il lisait avec une rapidité si étonnante, qu'il épuisait, pour ainsi dire, les productions volumineuses de la littérature moderne ; aucune proposition nouvelle, vraïe ou fausse, n'échappait à son coup-d'œil exercé. Ce genre de travail, entre des mains aussi habiles que les siennes, contribue toujours au progrès de nos connaissances.

Il s'était fait un ſtyle épiſtolaire ſerré & concis ; mais auſſi il était d'une exactitude ſcrupuleuſe dans ſa correſpondance.

Il emploïa, après ſon retour à Berne, ſes premiers loiſirs, à ſuivre le développement du germe dans l'œuf. Les obſervations qu'il fit ſur cette première opération de la nature, répandirent un jour nouveau ſur cette matière. Mais le plus conſidérable de ſes travaux littéraire fût ſa Phyſiologie.

Cet ouvrage eſt infiniment prétieux, puiſqu'il renferme la deſcription exacte du corps humain d'après les fonctions particulières & les opérations combinées de toutes ſes parties & de ſes forces phyſiques. Il ſerait devenu bien plus intéreſſant encore, ſi cet Auteur profond avait eu aſſéz de force & de vie, pour réaliſer le plan qu'il ſe propoſait, de conſidérer notre corps, comme l'inſtrument dont l'ame ſe ſert pour exercer ſes facultés actives, de faire de nouvelles obſervations ſur la manière dont notre volonté & nos paſſions affec-

tent les différens organes de notre corps, & de lier ainſi la Pſychologie avec la Phyſiologie.

Pour mériter le titre d'homme très-ſavant, il ſuffit de connaître tout ce qui a été découvert pour enſeigner une ſeule ſcience. Il eſt infiniment plus rare, d'en réunir pluſieurs, d'en ſuivre les progrès, de les approfondir, & d'en ſaiſir les rapports avec une préciſion philoſophique, comme ont fait Bacon, Leibnitz & HALLER.

Reculer les bornes de l'art à l'aide de l'expérience, réformer des erreurs, & ouvrir ainſi de nouvelles mines pour augmenter le tréſor de nos connaiſſances, eſt un mérite plus grand encore. Mais le plus haut degré où s'élève le génie, eſt celui, où fécond, puiſſant & en quelque façon créateur, il découvre par une méditation profonde & à l'aide d'une vuë perçante, des vérités juſques la cachées, & qui ſont enſuite confirmées par l'expérience.

Mr. HALLER a fait beaucoup de découvertes de ce genre dans la botanique & dans l'a-

natomie. Il a ouvert de nouvelles routes dans ces ſciences à ſes ſucceſſeurs, en les muniſſant, en même tems, du fil qui doit les guider. Il a répandu un jour nouveau ſur la marche que ſuit la nature dans la génération des êtres animés, & ſur ſes écarts des règles ordinaires qui lui font produire ces êtres que nous appellons monſtres.

Il a entrevû, dans les ſecrêts de la nature, un principe de vie, une force inconnue & cachée dans l'organiſation de l'homme & des animaux, entiérement diſtincte de l'élaſticité des corps ſolides. Une foule d'obſervations anatomiques ont conſtaté depuis l'exiſtence de ce premier mobile, qui conſiſte dans l'irritabilité du cœur, des muſcles, des inteſtins & d'autres organes plus petits, & qui n'a rien de commun avec la ſenſibilité des nerfs. On obſerve déjà ſes effets dans les oſcillations du premier point viſible, qu'offre le germe d'un œuf, réchauffé par l'incubation. Ce principe paraît être la cauſe première de l'accroiſſement & de la vie.

Cette découverte importante & plusieurs autres de ce genre, qui avaient échappé à l'attention des anatomistes, supposent une pénétration singulière, & doivent être regardées comme des services signalés rendûs à l'humanité.

Jamais, au reste, Mr. HALLER ne consulta la nature dans le vain bût de lui arracher l'approbation de ses opinions particulières. Il n'eut point l'orgueil présomptueux d'en vouloir pénétrer les secrêts, ni la tentation de l'assujettir à aucun systême. Dans le doute des discussions que firent naître ses différentes découvertes, il n'en appella jamais qu'à l'expérience répetée.

Les bornes de ce discours ne me permettent pas de m'arrèter à plusieurs autres ouvrages de Mr. HALLER, tels que sont, Usong, Alfred, Fabius & Caton, qui cependant mériteraient, par l'importance & la variété des objets & la manière dont ils sont traités, que j'en fisse une mention particulière. La méditation, la lecture, la composition, qui avaient

fait les délices de sa jeunesse, qui étaient devenûs pour lui une vocation dans un âge plus mûr, furent encore les charmes des loisirs de ses derniers jours. Tous ses travaux eurent constamment pour objêt la recherche de la vérité, les moïens d'en répandre la connaissance & le bût de la défendre.

Notre Société, Messieurs, s'est particulièrement ressentie du zèle qui animait notre illustre Président pour le bonheur de l'humanité. C'est aux directions de ce guide, c'est à ses encouragemens, à ses conseils, que nous devons prèsque tous nos succès & nos établissemens utiles. Il a toujours assisté régulièrement à nos assemblées; dans ces dernières années il n'a discontinué de nous donner un accès facile, un accueil prévenant, même dans des momens où la maladie l'avait réduit à l'état le plus languissant. Son nom a été l'appui le plus solide de notre Société, & sera toujours sa gloire. C'est donc à juste titre, Messieurs, qu'au milieu des acclamations de tant de sociétés savantes de l'Europe, nous venons

aujourd'hui, au nom de nos concitoïens, déposer une couronne modeste sur la tombe de cet Homme si digne de l'admiration & de la reconnaissance publique.

En effet, chaque preuve nouvelle de ses grandes connaissances, en étendant de plus en plus la célébrité de Mr. HALLER, lui avait valu de nouveaux témoignages de la considération la plus distinguée.

Le Roi d'Angleterre avait fait offrir à Mr. HALLER la charge de Chancellier de l'université de Göttingue, à la mort de Mr. de Mosheim. Vivement sollicité par la Régence d'Hanovre & combattu par ses sentimens patriotiques & par ceux de la juste reconnaissance qu'il devait au Roi, il fit part au Conseil souverain de Berne des offres qu'on lui faisait. La République, désirant de conserver Mr. HALLER & de l'attacher plus particulièrement au service de l'Etat, lui fit témoigner ce désir, & lui fixa une pension à vie; il préféra cette invitation à de plus grands avantages étrangers; elle

lui fournit une excuſe auprès de la Régence d'Hanovre. S. M. Britannique aïant enſuite écrit elle-même à la République, pour lui demander Mr. HALLER; la propoſition fut déclinée de la manière la plus ſatisfaiſante pour lui. Il s'excuſa de même auprès du Lord Maréchal Keith, qui lui offrait de la part du Roi de Pruſſe l'emploi de Chancellier de l'univerſité de Halle, vacante par la mort du célèbre Wolf; ainſi qu'auprès du Comte d'Orlow, ſur les propoſitions d'un établiſſement à Petersbourg. Le Roi de Suède lui envoïa l'ordre de l'étoile polaire, & les expreſſions flatteuſes que Mr. le Comte de Scheffer lui écrivit à cette occaſion, pour l'aſſurer de la bienveillance de S. M. ajoûtèrent un nouveau prix à cette faveur.

Toutes les ſociétés ſavantes de l'Europe lui donnaient à l'envi des marques de leur conſidération. L'Académie des ſciences de Paris, qui ne peut diſpoſer que de huit places en faveur des ſavans étrangers, en donna une à Mr. HALLER en 1754, & Mr. le Comte d'Ar-

genſon lui notifia ſa nomination. Je compte encore treize académies ou ſociétés littéraires qui, depuis le retour de Mr. HALLER à Berne, s'étaient empreſſées de placer ſon nom dans leurs faſtes.

La haute idée du ſavoir rare de Mr. HALLER & ſa célébrité ſi bien méritée ſe ſont répandues par tout, où les ſciences ſont honnorées. Tous les étrangers, tous les ſouverains qui ont voïagé en Suiſſe, ont rendu en quelque ſorte hommage à ſa réputation & à ſa ſcience, en lui faiſant viſite. Pendant ſa dernière maladie encore il reçut celle du plus illuſtre des voïageurs, cachés ſous le nom de Comte de Falkenſtein, qui s'entretint long-tems & familièrement avec lui.

Mr. HALLER mettait un agrément infini dans la converſation. C'eſt un mérite que je ne dois point paſſer ſous ſilence, en préſence des perſonnes qui lui ont été attachées par amitié, & ont joui de ſon commerce. Son élocution était facile, forte & ſerrée, & ſes con-

naiſſances ſingulièrement variées. Sa vaſte lecture, une mémoire riche & fidèle, un jugement ſain, fourniſſaient de quoi ſatisfaire tous les genres d'eſprits. Il était au-deſſus de l'affectation, de briller par des ſaillies ou d'étaler ſa ſcience.

Il avait de plus l'ame douce & le cœur ſenſible. Tous ſes écrits reſpirent l'amour de la vertu. Aïant toujours eu les mœurs les plus pures, il vit avec douleur qu'elles tombaient dans le relâchement, & fut vivement affecté de l'influence que les déſordres dans la vie privée pouvait avoir un jour ſur l'Etat.

La réligion fut, dès ſa jeuneſſe, l'objet de ſes plus ſérieuſes recherches. La grande idée de Dieu, *ſeul Principe de tous les êtres*, avait frappé de bonne heure cet eſprit juſte & profond. L'idée de l'éternité, *de cette ſource antique, de ce tombeau univerſel des mondes & des ſiècles, dans laquelle la durée du globe ſe perd comme celle d'un jour, & celle de l'homme comme un inſtant*, avait fait une vive impreſſion

ſur ſon ame. Perſuadé d'une vie à venir, il attendait avec confiance le dénoûment *qui diſſipera les brouillards de la ſageſſe humaine, & qui nous fera voir l'univers tel qu'il eſt en effet, à la clarté d'une lumière nouvelle & émanée de la divinité même.** Cet eſprit élevé, qui avait toûjours été occupé de la recherche des vérités, comment aurait-il pû négliger d'approfondir la plus importante de toutes, la réligion de ſes pères & de ſon païs? Perſuadé de la vérité de la révélation, par l'étude qu'il en avait faite, il ne pouvait voir avec indifférence attaquer cette loi fondamentale, ce lien le plus fort de la ſociété. Il ſe crût obligé d'être le défenſeur déclaré de la réligion, lorſque d'autres hommes illuſtres abuſaient de leur célébrité & de leurs talens, pour lui porter des atteintes dangereuſes.

Mr. HALLER eſſuïa, ſur la fin de ſa vie laborieuſe, des maladies très-pénibles, & fut mê-

---

* Les paſſages en lettres italiques ſont tirés des poëſies de Mr. HALLER.

me ſujet à d'aſſez fortes angoiſſes ; mais la Providence adoucit, d'un autre côté, l'amertûme de ſes derniers jours, en lui conſervant toute ſa préſence d'eſprit, toute ſa force d'ame & l'uſage de ſon étonnante mémoire, juſqu'à ſon dernier ſoupir. Peu de jour avant ſa mort il ſe livrait encore à ſon occupation favorite, de retoucher ſes ouvrages. Réduit depuis longtems à garder la maiſon & même la chambre, il jouït toujours de la ſociété de ſes amis.

Il avait été l'artiſan de ſa fortune, il avait bien fondé ſa maiſon, & il recueillit la plus douce récompenſe d'un bon père de famille, dans les ſoins tendres & continués de ſa femme & de ſes enfans.

A-peu-près quatre années avant ſa fin, il commença à ſentir des douleurs & tomba dans un épuiſement qu'il attribuait à une humeur gouteuſe. Deux années après il eſſuïa une violente maladie de poitrine, qui mit ſa vie en danger ; depuis cette époque ſes forces ont viſiblement diminué. Il obſervait avec attention

les variations & les progrès de ſon mal, & ſes dernières paroles, adreſſées au médecin qui lui donnait ſes ſoins, furent l'annonce de ſa mort: *je meurs, mon ami, mon pouls eſt arrêté.*

C'eſt ainſi qu'a fini cet Homme, dont le nom ſera cher & glorieux pour ſa patrie dans tous les tems. La Nation Helvétique entière partage l'honneur d'avoir produit ce grand Homme, & déjà un Magiſtrat diſtingué d'un Etat allié & voiſin, vient de publier ſon éloge & d'élever un monument à ſa gloire.

Notre HALLER *n'eſt plus! Nous voïons encore ſon image;* dans ſes écrits immortels *nous entendons encore ſa voix: mais lui-même, l'éternité de ſon bras d'airain, l'arrête dans cette demeure, d'où le retour eſt fermé à jamais.**

Lorſqu'on vient à réflèchir ſur cette foule d'hommes que la nature doua de talens divers, inégalement à la vérité, mais toujours avec

---

* Ce paſſage eſt tiré du fragment ſur l'éternité dans les poëſies de Mr. HALLER.

libéralité, qui jouïssent du loisir & des moïens nécessaires pour les cultiver, qui sont même appellés par une vocation particulière à les perfectionner, mais qui les enfouïssent, les négligent, ou en abusent, en les appliquant à des objets frivoles ou méprisables: lorsque d'un autre côté on vient à considérer un Homme rare, un HALLER, qui seul remplit une tâche immense, telle qu'on pourrait à peine l'exiger d'une société nombreuse de bons esprits, & qui nous prouve par son exemple, à quel haut point de connaissances un mortel peut parvenir par une application constante, tout ce qu'à l'aide du zèle, de la méditation & de l'activité dans le travail, il peut faire pour le bien de la société, on se sent pénétré pour sa mémoire de respect, d'admiration & d'une juste reconnaissance.

Je finis par la réflexion sage d'un Prince, qui passa quelque tems de sa jeunesse parmi nous, & qui vivement touché de la perte de Mr. HALLER, a témoigné ses regrets à un ami de cet illustre mort. L'éloge le plus utile

qu'on puiſſe faire des grands hommes, le monument le plus durable qu'on puiſſe leur élever, c'eſt de ſuivre l'exemple qu'ils ont donné, c'eſt de les imiter dans leurs vertus & dans l'emploi de leur vie.

Puiſſe le grand modèle, dont je viens, Meſſieurs, de Vous tracer le portrait, réveiller dans mes jeunes auditeurs l'amour des ſciences & de la vérité!

Puiſſe leur cœur s'enflammer d'une vive ardeur d'acquérir cette gloire, la plus pûre de toutes, que donnent de vaſtes connaiſſances, dirigées vers le bonheur de l'humanité! Puiſſent mes Concitoïens avoir ſouvent à remplir à l'avenir, la tâche dont je viens de m'acquitter! Puiſſe-t-il ſouvent naître parmi eux des hommes, qui méritent, ainſi que feu Mr. Haller, l'hommage de leur reſpect & de leur reconnaiſſance!



ADDITIONS.

DANS un discours destiné à être prononcé devant un nombreux auditoire, il faut nécessairement fixer des bornes à son sujèt. J'ai été obligé de passer sous silence ou de ne toucher qu'en passant, bien des circonstances particulières de la vie de Mr. HALLER, qui peuvent intéresser beaucoup de lecteurs en leur donnant une connaissance plus particulière des travaux & des mérites de ce grand homme.

DE LA JEUNESSE DE Mr. HALLER.

PENDANT son enfance sa constitution fut peu robuste; ce désavantage, qui naturellement détourne de toute tension d'esprit, ne produisit chez lui qu'un dégoût des plaisirs bruïans de l'enfance.

Ses recueils pour l'hiſtoire des lettres, commencés dès ſa plus tendre jeuneſſe, furent continués par Mr. HALLER juſqu'à ſon départ pour l'univerſité, & formaient actuellement pluſieurs milliers d'articles ſur l'hiſtoire des ſavans; dans la ſuite il ſupprima ce travail, comme ne répondant pas à l'idée de perfection qu'il s'était faite d'un pareil ouvrage.

Son inſtituteur, Abraham Baillodz, avait été privé d'une cure d'ames à cauſe de ſon attachement opiniâtre à des opinions ſingulières. On peut juger de ſes principes ſur l'éducation par l'aveu que Mr. HALLER a fait à un ami, que bien des années après avoir été ſouſtrait au joûg de ce pédagogue, quand le hazard lui faiſait rencontrer, il ſentait ſe renouveller les impreſſions de la terreur qu'il lui avait autrefois inſpirée. Il faut que le penchant naturel de Mr. HALLER pour l'étude ait été des plus impérieux, pour s'être ſoutenû malgré la tyrannie d'une pareille éducation, & malgré les objections, par leſquelles ſon père cherchait à le détourner d'un goût trop vif & trop étendu pour les ſciences.

Le

Le tuteur & les parens de Mr. HALLER l'avaient deſtiné au miniſtère, comme à la vocation la mieux aſſortie à des talens auſſi diſtingués.

DES VOYAGES ACADÉMIQUES DE Mr. HALLER.

Mr. HALLER ſe rendit dans ſa ſeizième année à Tubingue. La règle établie en Allemagne, d'exiger des témoignages académiques de ceux qui ſe vouent aux emplois publics, peuple les univerſités d'une foule de jeunes gens, la plûpart élevés avec très peu de ſoins, & qui dans l'âge de la plus grande pétulance y ſont livrés à eux-mêmes prèſque ſans aucun inſpection. Les déſordres d'une pareille jeuneſſe avaient occaſionné, durant le ſéjour de Mr. HALLER à Tubingue, des ſcènes ſanglantes, qui choquèrent ſi fort ſes inclinations douces & tranquilles, qu'il hâta ſon départ pour Leiden.

La Diſſertation que Mr. HALLER compoſa à l'occaſion de ſa promotion au Doctorat, avait

pour objet la prétendue découverte d'un conduit ſalivaire par Coshwitz, dont Mrs. Duvernoi & HALLER réfutèrent les fauſſes ſuppoſitions; le premier par des opérations anatomiques ſur les animaux, le dernier par des diſſections de cadavres humains. Cette preuve d'un génie hâtif & obſervateur, tourna d'autant plus à ſa gloire, qu'il eſt important en médecine d'éclairer tout point obſcur ou douteux.

Dans chaque ſéjour Mr. HALLER conſacrait aux études les jours entiers & ſouvent une partie des nuits, ſans que jamais aucun des plaiſirs, les plus flatteurs pour ſon âge, ait pû le diſtraire. Son application paraiſſait augmenter avec ſes progrès dans les ſciences. Sa paſſion pour s'inſtruire était ſi forte, qu'il lui était également difficile de ne pas ſe jetter ſur tout livre nouveau, que le hazard offrait à ſes yeux, ou de détourner l'attention de ſon contenu quand une fois il en avait commencé la lecture.

Dans les univerſités, entouré d'inſtituteurs & d'émules, une application auſſi ſoutenue ne

pouvait que mériter des louanges & des encouragemens. A ſon retour dans ſa patrie, où les ſciences étaient moins généralement connues & eſtimées, dans ce tems, que de nos jours un penchant auſſi vif pour l'étude, un genre de vie auſſi laborieux pouvait paraître ſingulier aux yeux des jeunes amis de Mr. HALLER, trop accoutumés à l'oiſiveté. D'un côté il ſe voïoit privé des motifs d'émulation qui l'avaient encouragé, de l'autre il était en butte à mille ſaillies, qui ne réuſſiſſent que trop ſouvent à rendre inutiles les premiers efforts d'un jeune homme, & à étouffer, prèſque dans ſon germe, le noble déſir de ſe diſtinguer.

DES POÉSIES DE Mr. HALLER.

SON premier eſſai doit avoir été une ſatyre en langue latine, qu'il compoſa dans ſa dixième année, pour ſe venger, dans un moment d'humeur, de la trop grande dureté de ſon inſtituteur. Le genre de vie ſolitaire, qu'il avait adopté à Bienne, dans l'âge où l'imagination

exerce le plus grand empire de force ſur l'ame, réveilla de nouveau chez lui ſon goût pour la poëſie. Cette occupation, conſidérée uniquement comme un exercice de l'eſprit & du ſentiment, peut déjà, ſous ce ſeul point de vûe, être d'une grande utilité. Nombre d'eſſais épiques, dramatiques & lyriques, tous fruits du premier feu de ſa verve, ont été, dans la ſuite, condamnés par un goût plus mûr. Dans le tems de leur compoſition ils formaient, avec les extraits qu'il avait ſoin de conſerver de ſes lectures, ſa propriété la plus chère & la ſeule qu'il s'occupa de ſauver, dans un moment, où un incendie mit en danger la maiſon qu'il habitait.

Le premier en date de ſes ouvrages poëtiques, qui ont été conſervés, eſt le tableau du matin, qu'il compoſa à Tubingue. On y trouve une teinte de ce luxe de mots pompeux, que les imitateurs de Guarini avaient introduit en Allemagne.

Il écrivit à Leiden la ſeconde pièce du recueil imprimé de ſes poëſies, dans un moment,

où rélevant d'une maladie qui l'avait épuisé, il s'était livré au désir ardent de revoir sa patrie, à cette maladie de l'ame, à laquelle nous sommes plus sujèts que les autres nations. Dans cette composition nous trouvons plus d'idées propres & de naturel.

J'ai parlé dans mon discours du poëme sur les Alpes. Non-seulement les tableaux vifs & animés de cette foule d'objets intéressans dont la nature enrichit la Suisse, mais sur-tout la peinture des mœurs des habitans, de leur aimable simplicité, du bonheur qu'ils goûtent dans la jouïssance des vrais avantages de la liberté, font de ce poëme un monument éternel que son auteur a érigé à la gloire de sa patrie.

L'union de la philosophie & de la poësie est un des moïens les plus efficaces de répandre la connaissance des vérités utiles; quand la force des pensées se trouve jointe à celle de l'expression & à la justesse des images, elles agissent à la fois sur l'esprit & sur l'imagination. Les poësies philosophiques de Mr. HAL-

LER font enrichies de ces penfées que la mémoire aime à s'approprier, & que nous nous rappellons toujours avec le même plaifir, à chaque période de la vie ; nous y trouvons encore les plus grandes vûes fur le fyftême du monde moral, la confiance la plus forte dans les deffeins de la divinité fur l'avenir, exprimées avec cette chaleur, avec ce fentiment profond, qui pénétre & entraîne les lecteurs.

Dans un poëme plein de grace, intitulé Doris, Mr. HALLER a chanté fon tendre attachement pour fa prémière femme ; il a peint encore, avec toute l'énergie d'un cœur profondément bleffé, fa jufte douleur fur la perte de cette époufe chérie, fous le nom de Marianne.

Une ame fenfible, un efprit jufte & profond, font des qualités peut-être plus effentielles encore qu'une imagination brillante, pour former un bon poëte ; il eft une épreuve rigoureufe du mérite d'un poëme, que dépouillé des charmes de la verfification, traduit

dans une autre langue, il plaiſe encore au goût des étrangers; malgré les imperfections des différentes traductions, les poëſies de Mr. HALLER ont ſoutenu cette épreuve, de maniere à accélérer la célébrité de ſon nom. Auſſi auraient-elles pleinement ſuffi, pour l'immortaliſer, quand même il ne ſe ſerait pas diſtingué d'une façon auſſi brillante dans la carrière des ſciences.

DU PREMIER SÉJOUR DE Mr. HALLER À BERNE.

DANS une vie de Mr. HALLER on a beaucoup inſiſté ſur le peu de conſidération que lui avaient témoigné ſes concitoïens; ces aſſertions pourraient être copiées dans des ouvrages du même genre. Il eſt toûjours très prématuré de tirer des propos vagues de quelques individus des concluſions ſur l'opinion générale. Les remarques ſuivantes peuvent ſervir à rectifier ce qu'il y a de trop ſévère dans cette aſſertion.

Après ſon retour de ſes voïages académiques, Mr. HALLER était, ſans contredit, en droit de fonder, ſur ſon application & ſur les connaiſſances qu'il avait acquiſes, des eſpérances, dont il ne pouvait pas attendre l'entier accompliſſement dans ſa patrie. Il avait certainement déjà des patrons & des amis diſtingués qui ſavaient apprécier ſes mérites, & qui firent tous leurs efforts pour prévenir ſon départ pour Göttingue, en cherchant à lui procurer du gouvernement une vocation honnorable ou l'expectation ſûre d'une place avantageuſe. Mais dans une République, qui n'eſt, en quelque ſorte, qu'une grande famille, les ſervices les plus anciens ſont, non ſans apparence de juſtice, les premiers récompenſés; & des appointemens extraordinaires trouvent d'autant plus de difficultés dans les petits Etats, que l'abus des exemples y eſt plus à craindre.

Il eſt probable auſſi que la publication d'écrits ſatyriques ait fait naître des préventions contre leur jeune auteur, dans l'eſprit même des perſonnes qui n'étaient point intéreſſées

dans leur contenu. Les encouragemens imprudens de quelques amis furent la cause de cette faute de jeunesse.

Plus il en coûta alors à la sensibilité de notre HALLER, de s'éloigner de sa patrie, moins avons nous sujèt aujourd'hui d'en être fâchés. Jamais il n'aurait trouvé en Suisse l'occasion & les encouragemens à des travaux aussi importans, que ceux qui lui ont procuré une réputation si étendue, sur un théatre proportionné à ses talens. Cette réputation devait augmenter l'estime de ses concitoïens pour lui, qui n'a pas cessé de s'accroître jusqu'à la fin de ses jours, & qui se perpétuera chez nos derniers neveux.

DU SÉJOUR DE Mr. HALLER À GŒTTINGUE.

LES Commentaires sur les œuvres de Boerhaave ont instruit le monde savant des grandes connaissances de Mr. HALLER dans l'anatomie & dans la médecine. Il découvrit avec

la plus grande modération les fautes dans lesquelles son maître était tombé, & justifia chaque critique par des observations faites avec la plus grande exactitude. A peine existe-t-il un ouvrage remarquable, soit ancien, soit moderne, sur quelle partie que ce soit de la médecine, dont il n'ait fait usage, pour mettre dans un plus grand jour la doctrine de Boerhaave.

Ce travail occasionna une contestation très vive avec Mr. Hamberguer, professeur à Jena, sur la théorie de la respiration. Celui-ci s'était efforcé de soutenir une très ancienne opinion de Galien, qui attribuait ce méchanisme de notre vie animale à l'air renfermé entre le diaphragme & les poûmons, comprimé & dégagé tour à tour par le jeu des muscles qui se trouvent sous les côtes. Mr. HALLER réfuta cette opinion d'après les principes de Boerhaave & d'Albinus, & appuïa ceux-ci d'observations anatomiques, qui désarmèrent enfin l'humeur opiniâtre de son antagoniste. Après avoir remporté cette double victoire de la vérité & de la modération, Mr. HALLER eut encore

pour le vaincu l'attention, de ſupprimer, dans la dernière édition des écrits polémiques publiés à ce ſujèt, juſques à la moindre trace de réfutation, en ſe contentant de mettre dans tout ſon jour le point de doctrine diſputé.

Une attaque beaucoup plus déſagréable fut celle que Mr. HALLER eût à ſoutenir de la part du fameux La Mètrie. Cet homme, qui abuſa de ſon eſprit & de ſes talens pour ſaper même la réligion naturelle, eſſaïa de rendre ſuſpects les ſentimens de Mr. HALLER, en lui dédiant un de ſes ouvrages. Celui-ci aïant témoigné ſa juſte indignation à ce ſujêt, La Mètrie, par reſſentiment, ſe permit, dans divers écrits, les imputations les plus inconſidérées. Enfin, la mort de cet homme léger, hâtée par un excès de table, mit fin à ſes inſultes préméditées contre Mr. HALLER, & ce dernier obtint de Mr. de Maupertuis les déclarations les plus ſaisfaiſantes ſur tout ce qui s'était paſſé.

Les controverſes littéraires, lorſqu'elles ont pour bût l'amour de la vérité & qu'elles ſont

foutenues avec la modération convenable, contribuent à accroître la maffe des lumières & font honneur à ceux qui s'y livrent dans ce bût. C'eft dans cet efprit que Mr. HALLER publia fes objections contre le fyftème de Mr. de Buffon, dans les extraits de l'excellent ouvrage de ce dernier, & dans le préface de la traduction qui en a été faite en Allemagne ; à cette occafion il montra les connaiffances les plus profondes de l'hiftoire naturelle.

Mr. HALLER a réfuté, de la même maniére & avec la même folidité, le fyftème de Leibnitz fur l'origine de l'état préfent de la fuperficie de notre globe, & les raifons propofées en faveur de ce fyftème par Mr. Del Moro, favant Italien.

Par l'intèrêt vif qu'il prenaît à l'avancement de nos connaiffances dans l'hiftoire naturelle, Mr. HALLER s'occupa, avec d'autres hommes de lettres, du projèt de faire voïager Mr. Mylius en Amérique. Plufieurs princes protégèrent ce deffein utile; & quoique, par la

légéreté de ce jeune ſavant, il ait d'abord été différé, & enfin totalement rompu par ſa mort, c'eſt toûjours un mérite pour Mr. HALLER d'avoir ſoutenu avec tant de zèle un plan, qui depuis a été ſuivi avec un meilleur ſuccès.

DES TRAVAUX DE Mr. HALLER APRÈS SON RETOUR À BERNE.

ON témoigna quelque ſurpriſe en Allemagne ſur la réſolution de Mr. HALLER, d'abandonner les honneurs & les avantages, dont il jouïſſait à Göttingue, pour la charge qu'il choiſit à Berne. L'emploi qu'il obtint, donne l'avantage de pouvoir recommander un ſujèt à l'aſſemblée des électeurs, chargés de completter le Conſeil ſouverain. Ce privilège était déjà aſſez conſidérable pour la famille de Mr. HALLER, pour le décider, conjointement avec les raiſons alléguées dans mon diſcours & en attendant des emplois plus convenables. Mais il eſt difficile de faire comprendre à des étrangers, élevés dans d'autres principes, & accoutumés

peut-être de bonne heure, à admirer les grands titres, les ſentimens qui peuvent décider un Suiſſe, à préférer à une gloire gênante, un état modique mais indépendant. Cette vanité perſonnelle ne pouvait prévaloir ſur l'attachement que ſentait Mr. HALLER pour ſa patrie.

Outre les tribunaux mentionnés dans le diſcours, Mr. HALLER a ſiégé pendant quelque tems dans le Conſiſtoire ſuprême & dans la chambre des appellations de la partie allemande du Canton, des ſentences de laquelle on ne peut recourrir que devant le Conſeil ſouverain.

Il fût auſſi membre du comitté chargé de la reviſion des ordonnances ecléſiaſtiques pour le Païs-de-Vaud, après que le Gouvernement eut deſtiné, pour améliorer les bénéfices des cures de cette province, un fond de paſſé 600000 livres de France.

Il fut fréquemment chargé de commiſſions particulières, comme de l'examen de différentes prétendues ſources ſalées, & de l'établiſſe-

ment d'une nouvelle ſaline, qui enſuite fut abandonnée à cauſe des fraix trop conſidérables de l'exploitation.

A l'occaſion des troubles de Genève & du projet approuvé par le Miniſtère de la Cour de France, de bâtir une ville & un port à Verſoix, au bord du lac de Genève, Mr. HALLER, avec trois autres membres du grand Conſeil, fut adjoint au Conſeil ſecrèt d'Etat.

La part qu'on lui fit prendre dans des délibérations auſſi importantes, était un effet de la confiance avec laquelle on ſe repoſait ſur ſon zéle, & il le juſtifia toûjours par les efforts les plus ſoutenus. Il a écrit nombre de mémoires & de lettres pour l'Etat; c'eſt à ſa plume qu'on doit les édits les plus importans du tribunal de ſanté, entre autres ceux contre les médecins de campagne ou meiges, ſur les moïens d'arrèter l'épidémie parmi le bètail, & ſur ceux de rappeller à la vie les noïés, &c. &c.

Quand même des travaux de ce genre ne paraîtraient pas de nature, à devoir entrer dans

l'éloge d'une perſonne auſſi illuſtre, leur indication peut ſervir à inſtruire les étrangers de la part que Mr. HALLER a priſe aux affaires publiques de ſa patrie. Des inſtructions claires & bien faites tendent toûjours à faciliter l'exécution des réglemens utiles.

Durant ſon ſéjour à Roche, Mr. HALLER fit pluſieurs voïages botaniques dans les montagnes voiſines; ſon âge, déjà avancé, les lui rendit pénibles, mais auſſi ils ſervirent à donner une plus grande perfection à la dernière édition de ſa collection des plantes indigènes de la Suiſſe.

Dans un voïage qu'il eut occaſion de faire en 1757 dans le Vallais, il courût un danger imminent, d'être précipité avec ſon caroſſe d'un pont de bois, dans un torrent qui roulait au fond d'un précipice.

DES

DES OUVRAGES DE Mr. HALLER ET DE SES TRAVAUX LITTÉRAIRES.

Je ne me propoſe pas de donner le catalogue de tous les nombreux & importans écrits de Mr. HALLER, ces titres de ſa célébrité. On le trouve à la ſuite des divers recueils de ſes petits traités ou diſſertations & de l'hiſtoire de ſa vie.

Je ſouhaitais ſeulement, de donner à mes lecteurs une idée générale des découvertes qu'a faites Mr. HALLER dans la botanique, l'anatomie & la phyſiologie. Dans ce deſſein je me ſuis adreſſé à un de ſes amis, au ſavant & célèbre Mr. Tiſſot, & j'ai obtenu de ſa complaiſance des notices, dont j'ai cherché à profiter le mieux qu'il m'a été poſſible.

Peu de ſavans peuvent s'attribuer avec juſtice autant de découvertes dans les ſciences que notre HALLER. Les ſyſtèmes méthodiques pour l'étude de l'hiſtoire naturelle ſont plus utiles dans leur uſage, que certains dans leur

application. Mr. HALLER étudia à Tubingue, ſous Duvernoi, d'après la méthode de Tournefort. Boerhaave, ſon ſecond maître, ſuivait Herrmann & Ray dans leurs claſſifications des plantes. Déjà en 1731, Mr. HALLER publia la deſcription de deux plantes, ſans ſuivre aucune claſſification; ſes deſcriptions méritent, par leur clarté, d'être regardées comme des modèles. Mais comme, juſqu'en 1736, il avait ſingulièrement étendu ſes connaiſſances en botanique, une méthode préciſe lui devint dès-lors indiſpenſable. Sa prodigieuſe mémoire lui facilita ce travail. Il chercha à réunir les caractères choiſis arbitrairement par les botaniciens, & ſouvent embaraſſans dans l'application, avec les marques & attributs les plus viſibles, qui ſeuls ne ſuffiſent pas pour diſtinguer de certaines eſpèces. Il évita ſoigneuſement de changer les noms connus par l'uſage, pour ne pas rendre la ſcience encore plus difficile. Ses nombreuſes découvertes dans la botanique, ſes grands travaux dans cette ſcience, lui ont aſſigné un rang diſtingué parmi les plus célèbres botaniſtes.

Il avait des connaiſſances non moins étendues dans la minéralogie, dans l'hiſtoire des animaux, & dans les autres parties de l'hiſtoire naturelle.

Une diſſection, faite déjà en 1735, d'un enfant à deux têtes, fournit à Mr. HALLER la première occaſion de réfléchir ſur l'origine des monſtres. Après avoir ſoigneuſement comparé tout ce qu'il avait lû & obſervé ſur cette matière, il écrivit en 1768 un traité fort détaillé en deux livres, dans lequel il diſcuta la queſtion de l'origine des monſtres avec une ſolidité, qui doit le faire regarder comme l'auteur d'une doctrine abſolument nouvelle ſur ce point. Non-ſeulement les anciens, depuis Empedocle, mais la plûpart des naturaliſtes modernes, avaient enviſagé les monſtres, compoſés de deux corps ou pourvûs de pluſieurs membres doubles, comme des embrions unis dans la matrice après la fécondation. Mr. HALLER prouve, par des expériences anatomiques, autant que de pareils ſujèts peuvent ſe prouver, que des cauſes accidentelles ne peu-

vent produire, après la conception, que des difformités peu considérables; qu'ainsi, il faut chercher le véritable origine des monstres dans l'état des germes avant la fécondation. Les découvertes de Mr. HALLER sur le dévéloppement de l'oiseau dans l'œuf, dont je parlerai encore, servirent aussi à rendre plus probable son systême sur les monstres.

Une observation plus exacte de la nature sert ordinairement à confondre notre vaine curiosité; souvent, où nous pensions connaître ses voïes, nous découvrons de nouvelles exceptions & de nouveaux sujèts de surprise; souvent, au contraire, nous voïons disparaître le merveilleux qui nous étonnait. Ainsi Mr. HALLER, par les recherches les plus soigneuses sur des animaux supposés hermaphrodites, a trouvé destituée de tout fondement la prétendue réunion des deux sèxes dans un même sujèt; sur-tout il ne l'a trouvée nulle part dans les parties intérieures, qui constituent essentiellement le sèxe, dans lesquelles cette union des deux sèxes est parfaitement incompatible &

ne peut que très difficilement exifter en quelque partie feulement.

L'hiftoire des fiècles, qui nous ont précédés, ne prouve que trop, combien chaque erreur & chaque préjugé qui en a réfulté; ont occafionnés des ufages fuperftitieux & cruels. Cette expérience doit nous rendre prétieufe chaque découverte faite en étudiant la nature, & fournit la preuve morale la plus forte de l'importance de cette fcience.

J'ai déjà fait mention de la vive conteftation avec Mr. Hamberguer, fur le vrai reffort de la refpiration. L'opiniâtreté de cet antagonifte donna lieu à des expériences réitérées, qui, au grand avantage de la médecine, ont jetté un jour beaucoup plus lumineux fur cette importante théorie.

Quand même on ne voudrait pas reconnaître Mr. HALLER pour le premier obfervateur de l'irritabilité des fibres, parce que d'autres, avant lui, l'ont, ou vaguement foupçon-

née, ou en ont mal indiqué le ſiège, & ont encore plus mal expliqué les effets de cette propriété; on ne peut, du-moins, lui conteſter la gloire, d'avoir développé cette force dans toute ſon étendue, & d'avoir par-là découvert le véritable ſecrèt de la nature dans la vie animale.

La ſageſſe du Créateur, qui a donné aux fibres du cœur & des veines la propriété de ſe contracter dès qu'elles ſont touchées, a donné encore au ſang la propriété particulière d'irriter ces fibres. Cette réaction mutuelle donne l'explication la plus ſimple du mouvement continuel du cœur & de la circulation du ſang; explication qui, depuis 130 ans, avait embaraſſé ou diviſé les plus habiles phyſiologiſtes. Si nous accordons de plus, que les fibres des muſcles, ou des autres parties du corps & des organes de la vie, ſont conſtruits de manière que leur irritabilité eſt excitée par les fluides qui leur ſont propres, comme dans les muſcles par le fluide nerveux, dans les inteſtins par le chile & les ſucs digeſtifs, dans les glandes par les humeurs qui les arroſent & qui s'y per-

fectionnent, nous pourrons nous former une idée du jeu de toute la machine animale.

Mr. HALLER a jouï de la très grande satisfaction, de trouver cette théorie importante confirmée par mille expériences, faites tant par lui-même que par d'autres. Si la médecine a pour bût, d'enlever les obstacles qui interrompent l'action des forces vitales dont nous sommes doués par la nature, de quelle importance n'est-il pas, de connaître cette action dans son origine & dans ses sources?

De même, on ne peut que regarder comme essentiellement utiles, dans leur application à la médecine pratique & à la chirurgie, les nombreuses expériences anatomiques, que Mr. HALLER a faites, au grand profit de l'humanité, quoique peut-être avec quelque cruauté envers les animaux, pour connaître les degrés de sensibilité de certaines parties nerveuses, & la communication de cette sensibilité ou de la douleur, d'une partie du corps à l'autre.

Après que Mr. HALLER eut examiné, avec

tant de ſuccès, les premiers reſſorts de la vie animale, les véritables cauſes qui produiſent le mouvement de la reſpiration & la circulation du ſang, il ſouhaita auſſi de mettre dans un plus grand jour l'hiſtoire de la génération. Non dans la vaine eſpérance de dévoiler un ſecrèt, qui reſtera toûjours impénétrable aux yeux les plus perçans; mais dans l'eſpérance de s'approcher un peu plus de la vraïe ſource de la vie phyſique, & de ſoumettre à un examen plus ſûr les conjectures haſardées par ceux qui l'avaient précédé dans cette recherche. Toutes les découvertes dont nous avons parlé juſques ici, ont éprouvé d'abord les contradictions, auxqnelles toute doctrine nouvelle eſt expoſée; toutes cependant ont obtenu l'approbation, de jour en jour plus étendue, des obſervateurs les plus exacts de la nature. Le ſeul ſyſtème de Mr. HALLER ſur la génération n'eſt pas encore auſſi généralement accueilli; cependant, on peut conjecturer avec beaucoup de probabilité, qu'il tournera également à la gloire de ſon auteur, quand les circonſtances n'exiſteront plus, qui accréditent encore, chez

un grand nombre de perſonnes, les hypothèſes contraires.

Déjà dans les explications de la doctrine de Boerhaave, Mr. HALLER avait fait uſage de quelques obſervations, d'une exactitude rare, ſur la théorie obſcure de la génération. Quelques années après il publia occaſionnellement une réfutation très modérée du ſyſtême de Mr. de Buffon, ſur les formes intérieures & les molécules organiques. Il diſſéqua lui-même un grand nombre de femelles de quadrupédes, peu de tems après leur fécondation, & ſe convainquit que l'embryon appartient originairement à la mère.

Les obſervations, qu'il fit à ce ſujêt ſur les œufs, avec une exactitude digne de ſervir de modèle à tous ceux qui étudient la nature, prouvent que le jaune, qui exiſte également dans les œufs non fécondés, contient toutes les parties eſſentielles de l'oiſeau. L'ancien ſyſtème de l'épigéneſie, ou de la formation de l'embryon après la fécondation de la mère, eſt abſolument incompatible avec ces obſerva-

tions. Mr. HALLER était encore plus fondé à tourner en dérifion ces procréations douteufes, ces apparitions de nouvelles efpèces par la réunion accidentelle d'atômes différens, fans l'exiftence antécédente de petits embryons dans la mère, même fans aucune fécondation, toutes ces vifions, que Pythagore avait déjà rejettées, & que des auteurs modernes, à l'aide de beaucoup d'imagination & de fubtilité, avaient cherché à accréditer de nouveau.

Je regrette fort, de ne pouvoir faire connaître à mes lecteurs tous les détails de la notice que le favant Mr. Tiffot a bien voulû me fournir. La crainte de trop m'étendre m'oblige de me borner à la fimple indication des obfervations faites par Mr. HALLER, fur l'accroiffement des os & leur rétabliffement après des fractures accidentelles, fur la forme intérieure du cerveau & des yeux, tant des oifeaux que des poiffons, ainfi que fur les yeux de quelques quadrupédes, &c. &c.

Pour fe mettre en état de juger, combien la Phyfiologie a d'obligation à Mr. HALLER,

il faut lire ses ouvrages même, & comparer l'état où il trouva cette science, avec celui dans lequel il la laissée. Sa lecture prodigieuse, l'exactitude avec laquelle il a rapporté & apprétié les connaissances, les expériences & les conjectures, de tous ceux qui avant lui avaient cultivé les mêmes sciences, ont donné lieu peut-être à la prévention, que Mr. HALLER fût plutôt un grand savant qu'un vrai génie & un philosophe. Mais, par les suffrages des juges les plus compétens, il est décidé, qu'il a non-seulement éclairé les parties les plus importantes de la Physiologie par ses propres découvertes, mais qu'il a sû tirer des observations des autres des conséquences qu'eux-mêmes n'avaient pas apperçues dans toute leur étendue, & que, sur-tout, il a donné une forme entiérement nouvelle à cette science, par une liaison systématique de toutes ses parties.

En considérant tout ce que Mr. HALLER a fait pour perfectionner la théorie de la médecine, il serait superflûs, de le justifier sur le reproche, de s'être trop peu livré à la pratique de cette

ſcience; le mérite d'avoir inſtruit tous les médecins à venir, doit paraître plus grand, que ne l'eût été celui de ſacrifier ſon tems aux ſoins des malades. Cette vocation, que notre impatience dans les douleurs, notre puſillanimité dans les dangers qui ménacent la vie, nous rendent ſi indiſpenſable, eſt d'ailleurs ſujette à tant de déſagrémens, le jugement que les malades & leurs amis paraiſſent en droit de porter du médecin, eſt ſi arbitraire, ſi dépendant des ſuccès; d'un autre côté, le plaiſir de ſcruter la nature, pour perfectionner les connaiſſances les plus utiles, a tant d'attraits, celui qu'une grande ame ſent, à jouïr ainſi de ſes facultés, eſt ſi élevé qu'il eſt aiſé de comprendre & d'excuſer ce penchant qui décide un eſprit philoſophique à préférer l'étude à la pratique de l'art.

DES HONNEURS ACADÉMIQUES RENDUS À Mr. HALLER.

L'ASSOCIATION d'un ſavant à des ſociétés célèbres peut, ſelon les circonſtances, être enviſagé comme une récompenſe & un encoura-

gement pour le premier, ou purement comme un honneur pour les dernières. Les Académies & Sociétés ſuivantes ont accordé à Mr. HALLER, ou en ont obtenu, ce témoignage de conſidération.

En 1734, l'Académie Roïale des ſciences à Upſal.

En 1747, l'Académie des ſciences à Stockholm.

En 1749, l'Académie des ſciences de Berlin.

En 1751, l'Académie Impériale des curieux de la nature.

- - - L'Académie de Bologne.

En 1752, la Société Roïale des médecins, à Paris.

En 1753, la Société de phyſique & de médecine de Bâle.

En 1754, l'Académie Roïale des ſciences de Paris.

En 1756, l'Académie des Arcades à Rome.

En 1759, la Société de botanique de Florence.

- - - L'Académie Électorale de Munich.

En 1764, la Société physique de Zurich.

- - - La Société de Harlem.

- - - La Société Électorale de Zelle.

En 1772, le Collége Roïal de médecine d'Edimbourg.

En 1773, l'Académie Danoise des sciences à Copenhaguen.

- - - La Société économique de Padoue.

En 1776, la Société des médecins dans l'université d'Edimbourg.

- - - La Société Roïale correspondante de médecine à Paris.

En 1777, la Société patriotique de Hesse-Hombourg.

- - - L'Académie Roïale des sciences de Petersbourg.

En 1776, Mr. HALLER fut décoré de l'Ordre de l'Etoile polaire.

En 1751, époque de la fondation de la Société Roïale des sciences à Göttingue, il en devint le Président perpétuel.

Un année auparavant il avait, par ordre du Roi, établi un collége de Chirurgie, dont il fut crée le Chef.

OBSERVATIONS SUR LA VIE PRIVÉE DE Mr. HALLER ET SUR SA PERSONNE.

Il n'eſt pas naturel, d'exiger des perſonnes habituées à des méditations & à une vie appliquée, cette gaïeté prévenante & ſoutenue qu'une claſſe de gens plus oiſive ſemble compter parmi les premiers devoirs de la ſociété. Mr. Haller était cependant toûjours obligeant & d'un entretien animé avec ceux qui aimaient les ſciences & l'inſtruction. Il poſſédait à fond toutes les parties de l'hiſtoire naturelle; il était verſé dans l'hiſtoire politique, tant ancienne que moderne; il avoit les connaiſſances les plus étendues ſur les intérêts particuliers des différens Etats rélativement à leur culture, leurs manufactures, leur commerce & leur population; toutes les rélations de voïages lui étaient connues, & les détails de chaque découverte, ainſi que ceux de la deſcription de toutes les parties du globe, parfaitement familièrs. Il avait preſque épuiſé la littérature des peuples policés de tous les tems, dont il poſſédait les langues, ſans excepter leurs œuvres de

théatre & les romans. Sa mémoire immenſe lui rappellait le contenu de pluſieurs milliers d'ouvrages de ce genre, qu'il avait lûs dans ſa jeuneſſe, aſſurément ſans avoir en vûe, de ſe les rappeller avec autant d'exactitude.

Il ne ſera pas indifférent à notre poſtérité & aux étrangers, qui n'ont pas connu Mr. HALLER perſonnellement, d'avoir une idée de ſon extérieur; notre imagination trouve un certain plaiſir à ſe retracer l'image d'un homme célèbre. Il était d'une taille grande & avantageuſe. Sa phiſionomie, qu'une vûe baſſe & la tenſion habituelle des muſcles avait rendue ſérieuſe, était pleine d'expreſſion, & variait ſelon le degré d'énergie des idées qui l'occupaient.

L'accroiſſement conſidérable de ſon embonpoint, la faibleſſe de ſa vûe, dont je viens de parler, & l'habitude d'un caractère d'écriture ſi menû qu'il en devenait prèſque inliſible, devaient néceſſairement lui rendre le travail plus pénible. Cependant il était ſi impérieuſement dominé par ſon penchant pour l'étude, qu'il ne pouvait s'empecher d'écrire & de lire, ſans aucun ménagement, immédiatement après les repas, &

jusques

jusques bien avant dans la nuit. Son impatience, dans l'oisiveté forcée des maladies, était si grande, qu'il fût toûjours plus occupé à en abréger le cours, qu'à les détruire dans leurs principes. Il est surprenant que Mr. HALLER, avec un pareil genre de vie, ait pù atteindre l'âge de près de soixante & dix ans; car sa vie entière fut, dans le sens le plus stricte, un sacrifice continuel des plaisirs & de la santé pour l'amour de la science. Il décéda le 21 Décembre 1777.

Sa première femme, MARIANNE, était fille aînée de Mr. SAMUEL WYSS, Seigneur de Mathod & de la Motte; il l'épousa en 1731, & la perdit en 1736. De ce mariage restent encore un fils & une fille.

Sa seconde femme, ELISABETH, était fille de Mr. JEAN RODOLPHE BUCHER, membre du Sénat & Banneret de la République; il l'avait menée en 1738 à Göttingue, & la perdit bientôt après dans les premières couches

Le père de la troisième femme de Mr. HALLER, AMÉLIE FRÉDERIQUE, encore vivante, Mr. HERMAN FRÉDERIC TEICHMEYER, Seigneur de Camsdorf & de Wenigenjena, fût Conseiller aulique & médecin de S. A. le Duc

de Saxe-Weimar, profeſſeur en anatomie, chirurgie & botanique, dans l'univerſité de Jena, membre de l'académie impériale des curieux de la nature, & de la ſociété roïale des ſciences de Berlin. De ce mariage reſtent trois fils & trois filles en vie.

Mr. de Baltaſar, Sénateur & Tréſorier de la République de Lucerne, a honnoré la mémoire de Mr. HALLER d'un éloge imprimé.

S. A. le Prince Pierre, Duc de Holſtein-Gottorp, aïant appris la mort de Mr. HALLER, écrivit à Mr. Sinner, ancien Baillif de Geſſenay, en ces propres termes:

„ Recevez mes ſincères condoléances ſur „ la mort de notre grand HALLER. Je veux „ jouïr du triſte plaiſir de mêler mes regrets „ aux vôtres. -- Vous perdez un ami; je l'eſ- „ timais trop pour ne pas l'aimer. -- Conſer- „ vons ſes vertus gravées dans nos cœurs, & „ que ſon ſeul nom ſoit toûjours un aiguil- „ lon pour la vertu. Trop jeune, lorſque j'eus „ le bonheur de connaître ce grand homme, „ j'ai bien ſouvent depuis regretté ce tems -- un „ rien lui donnait occaſion de jetter un coup- „ d'œil rapide ſur le plus grand plan poſſible &

„ ſur toutes les matières poſſibles. Son eſprit
„ était vrai ; c'eſt, à mes yeux, la baſe de tou-
„ tes choſes. Point de faux brillant; l'avez-
„ vous jamais vû courrir après l'eſprit ? -- Mais,
„ pour nous conſoler, il ne faut qu'une minute
„ de la vie de HALLER; & je ſuis auſſi ſûr de
„ cette minute que ſi j'avais été au chevèt de
„ ſon lit de mort."

Ce témoignage, auſſi honnorable pour le cœur du Prince que glorieux pour la mémoire défunt, concourt avec les idées d'après leſquelles j'ai ſouvent entendu juger Mr. HALLER. Un étranger de qualité, qui venait de viſiter un autre homme célèbre, diſait de ce dernier : celui-ci a infiniment d'eſprit, mais HALLER a, avec celà, un cœur.

Des ſentimens d'eſtime, de reconnaiſſance & d'attachement, donnaient aux membres de la Société économique un droit particulier d'honnorer publiquement la mémoire d'un auſſi digne Préſident & d'un compatriote auſſi célèbre. Elle fit prononcer ſon éloge dans la nouvelle galerie de la bibliothèque de cette ville, dans une aſſemblée très nombreuſe.

LEURS EXCELLENCES du Sénat ont daigné témoigner leur approbation de cet acte, par le décrèt suivant du 28 Mars.

„ LL. EE. aïant entendû avec une entière
„ satisfaction, l'éloge de feu Mr. le Directeur
„ HALLER, & donnant leur haute approba-
„ tion à cet hommage public, rendû de la part
„ de la louable Société économique à la mé-
„ moire de leur digne Président, requièrent
„ par le présent décrèt, S. E. Mr. l'Avoïer ré-
„ gnant, de faire connaître au Président ac-
„ tuel de la susdite Société & au membre qui
„ a prononcé cet éloge, le parfait contente-
„ ment de LL. EE. de tout ce qui a été fait
„ dans cette occasion pour honnorer la mé-
„ moire d'un savant aussi distingué, à qui ses
„ connaissances, étendues sur tant de diver-
„ ses sciences ont acquis une célébrité si jus-
„ tement méritée, &c. &c."

